

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-cinquième année. — N° 216

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

VENDREDI 17 FÉVRIER 1950

Le numéro : 10 francs

Les rois nous saoulaient de fumée
Paix entre nous, guerre aux tyrans.
Décrétons la grève aux armées
Crosse en l'air et rompons nos rangs :
S'ils s'obstinent ces cannibales
A faire de nous des héros
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

V Couplet de l'Internationale

LA GRANDE ILLUSION DU 12 FÉVRIER

SEIZE ans déjà ! Les journaux dits de gauche consacrent à cette journée ouvrière de copieux articles.

Seize ans déjà ! Les événements ont marché depuis l'époque où le colonel de la Rocque fonçait sur la forteresse des médiocres, défendue par le démocrate Daladier. De l'illusion créée par le Rassemblement populaire dressé par les Partis contre la menace fasciste, que reste-t-il ? Rien d'autre que ces partis eux-mêmes, à la recherche de formules nouvelles susceptibles de recréer des illusions, pain quotidien des foules constamment grugées, constamment victimes et toujours reprises dans les mêmes filets tendus par les mêmes hommes appartenant aux mêmes clans.

Illusion, les valeurs morales qui poussaient le bourgeois moyen à l'assaut du Palais-Bourbon.

Illusion la manifestation organisée le même jour par le parti communiste dans les Champs-Élysées et devant l'Hôtel de Ville afin de détourner à son profit le dégoût provoqué par le scandale Stawiski et les nouveaux impôts.

Illusion la grande embrassade du 12 février imposée par les travailleurs inquiets à des politiciens qui se haïssaient et qui s'étreignaient pour mieux s'étouffer.

Illusion la victoire du Front populaire en 1936, fruit de ce collage circonstanciel.

La guerre et son cortège de misères, l'après guerre et ses difficultés économiques, la permanence des dangers d'un nouveau conflit, ont appris aux hommes la fragilité des solutions préconisées par les partis, basées sur leur problématique entente, partis qui ne sont jamais aussi dangereux que lorsqu'ils sont associés et qu'ils mettent en commun leur possibilité de continuer l'exploitation de la crédulité publique.

Aujourd'hui opposés par leurs intérêts contradictoires de clans ils essaient d'exploiter ce qui reste d'attachement sentimental pour le souvenir de ces journées de Février, afin de recréer le mythe, revu et corrigé suivant les nécessités actuelles, susceptible d'être encore exploité.

Les stalinien ont défilé à la République. Les socialistes revendiquent la paternité de la grève du 12 février, les radicaux profitent de l'occasion pour « jacobiniser » et toutes les âmes simples de regretter en chœur et d'appeler de leurs vœux un nouveau « Rassemblement de tous les Démocrates ».

Illusion les Rassemblements sous l'égide des partis. Illusion les succès électoraux qui en sont le but et le fruit, illusion le 12 février 1934, tous les 12 février de l'avenir.

La réalité est plus simple. Elle dépend certes d'un rassemblement : celui de tous les hommes voulant vivre libres dans un 12 février nouvelle formule, sans politiciens, contre les politiciens, sans objectifs électoraux pour des revendications gestionnaires.

REDACTION-ADMINISTRATION
Robert JOULIN, 145, Quai de Valmy
Paris-10^e C.C.P. 5561-76
FRANCE-COLONIES
1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.
AUTRES PAYS
1 AN : 750 FR. — 6 MOIS : 375 FR.
Pour changement d'adresse, indiquer
25 francs et la dernière bande

APRÈS L'ÉCCEURANT VERDICT DU CHERCHE-MIDI

Libérez le canonier BURET

BURET fera dix ans de prison ! Ainsi en a décidé un Tribunal militaire présidé par un magistrat du type classique de l'ancien combattant abruti par la légende du « glorieux poilu de Verdun » et dont les rhumatismes, fruit d'un long séjour dans la « gadoue des tranchées », ont attisé l'aigreur contre ceux qui eurent la chance d'y échapper.

Buret ! un homme moyen... une intelligence moyenne ! Juste ce qu'il faut pour comprendre la différence qui existe entre un vivant et un mort, juste ce qu'il faut pour imposer son choix.

Le 10 juin 1940, la guerre était finie pour Buret, pour tous les Buret de l'armée en débandade. La guerre était finie pour le commandant Hermann, pour tous les commandants Hermann, race de bourgeois jouant au soldat en temps de paix, promenant l'uniforme dans les bordes des villes de garnison pendant les « périodes » et serrant les fesses lorsque le jeu était venu réalité ils se voient obligés de payer la mise.

Pour d'autres la guerre continuait ! Des héros quoi ? Le talon de botte agressif, la panse sanglée dans la buffetterie, la cravache pointée en direction de l'ennemi héréditaire, ils étaient déçus à leur faire voir « aux Fritz » de

quel bois les Buret, les Hermann et les autres se chauffaient.

Le colonel Charly était de ceux-là. Et ce fut le drame !

Le 153^e régiment d'artillerie était encerclé. Charly caracolait. Les officiers de réserve mouillaient la poudre. La troupe attendait la classe !

Le colonel se fâcha ; il lui fallait du sang à cet homme ! De ce sang bien rouge qui se répand lentement sur la terre et qui, lorsque l'homme fait « flo » en tombant marque les « héros » à la face pour l'éternité.

La grande meurt « L ». « La ligne bleue des Vosges... » « La Madelon... » Plan, plan, rataplan... Un coup de feu claqua !

Finie la comédie. Jailli du tréfonds de la masse, un quelconque Buret a tiré ! Tel un pantin désarticulé le colonel Charly git sur cette terre qui au-

Selon que vous serez puissant ou misérable
La justice des grands...
LAFONTAINE.

rait pu devenir un charnier et qui le supporte allègrement. Un soupir de soulagement accompagne la fin du piteux. « Il voulait tous nous faire crever, diront les hommes ». Cinq ans de silence devait sceller leur complicité.

Puis vint la « Libération », les langues se délièrent. Buret fut arrêté, le tribunal militaire de Metz le condamna en avril 1945 à cinq ans de prison. On aurait pu croire les militaires satisfaits ? Ils avaient obtenu leur ration d'héroïsme. Ce serait bien mal les connaître.

Ils voulaient la peau de l'infortuné Buret afin de museler tous les Buret de l'avenir. Le ministère public fit appel. Devant le tribunal tristement célèbre du Cherche-Midi, le malheureux voyait sa peine doubler. Dix ans de bague ! On croit rêver. Puis la colère vous empoigne. Cette justice militaire continue ! On évoque Roussinque, les bagnes militaires, les campagnes d'Albert Londres, Biribi. On évoque aussi Turbaud, les Missoffe, tous ces magistrats à la dévotion de leur ministre de la guerre réservant leur rigueur pour la « piétaille » et classant allègrement l'affaire des généraux Revers-Mast.

Dix ans de bague et pourquoi ? Buret portait en lui toute la colère de ceux qui ne voulaient pas mourir. Il a rendu impossible l'hécatombe froide-ment préméditée qu'un bravahe préparait. L'atmosphère reconstituée au cours du procès est concluante : Buret n'a été que l'instrument de tous ceux qui étaient promis « au baroud d'honneur ».

On épiloguera longtemps. Avant-il le droit de tuer ? Peut-on considérer l'acte en dehors de l'homme. Le meurtre doit-il être dépersonnalisé ? Buret était-il Buret ou simplement partie de tous

(Suite page 2, col. 4.)

Au Palais-Bourbon

GAUCHE... DROITE = REACTION

RAREMENT la complexité des tendances diverses et opposées, les arrière-pensées, les calculs, les hésitations des uns, la détermination des autres n'a si bien caractérisé un monde parlementaire dont le moins que l'on puisse dire est qu'il se soucie davantage de son existence propre que de celle d'un peuple dont il doit, théoriquement, assurer la prospérité.

Après la laborieuse réinvestiture du cabinet Bidault, le vote des conventions collectives obtenu grâce à une coalition M. R. P.-S. F. I. O.-P. C. F. témoigne d'un divorce entre le gouvernement et sa majorité, ou ce qu'il en reste, et des préoccupations particulières des partis. Que M. Bidault n'ait obtenu que 225 voix et les conventions collectives 451 illustrent tout l'intérêt porté par certaines fractions politiques au facteur électoral et de leurs hésitations, quant à soutenir un gouvernement qui, pour les uns, ne favorise pas les nécessités tactiques du moment et, pour les autres, fait le jeu des forces dites de gauche. On n'a pas osé dire : non. On s'est abstenu. Les modérés, P. R. L. et Cie, par la voix de MM. P. Reynaud et Michelet, ont laissé entendre que l'heure du choix avait sonné, que « l'Union Nationale » est la dernière planche de salut avant le saut dans l'inconnu de la dissolution dont certains ne veulent entendre parler si une réforme électorale ne le précède.

De Gaulle, au Vél' d'Hiv', de son côté, vient d'affirmer qu'aucune participation au pouvoir avec les partis actuels ne saurait être envisagée, mais se déclare prêt à « ... examiner avec tous ceux qui en prendraient l'initiative, les modalités d'une consultation populaire ». Il dément ainsi en apparence l'appel de son porte-parole officieux, M. Michelet. Mais pouvait-il se déjuger publiquement et ne vaut-il pas mieux procéder dans les coulisses à ce tournant politique qui se dessine au Palais-Bourbon et provoquera, s'il réussit, un

sitionnel d'une importance non négligeable.

Les dirigeants socialistes ont donc dès maintenant en main un alibi de choix : le jour où ils rentreront à nouveau dans un gouvernement, ce sera « pour sauver les institutions républicaines du danger ».

Jean CLARI.

(Suite page 4, col. 6.)

PARIS, Ville Lumière... LES POURRISSOIRS (1)

par ERIC-ALBERT

La plus effroyable détresse qui puisse s'abattre sur l'homme moderne est bien celle que provoque l'existence d'un habitat décent. Lorsque je vous parlerai des hôtels meublés, vous verrez et je vous prouverai que des déshérités se battent pour un trou, une pièce quelconque sans air, sans lumière, et se livrent même à des surenchères telles qu'un odieux marché noir de la chambre meublée impose sa loi mercantile et se rit de toutes les taxations.

Tenaillez par le besoin élémentaire du logement, on accepte toutes les humiliations, toutes les exploitations. L'influence d'un milieu matériel sordide n'avait pas toujours complètement les effets qui la subissent. J'ai vu des écuries humaines et des « taudis ripolinés », mais j'ai constaté dans les deux cas et partout la même désignation, l'absence de toute joie, de toute haine, de toute révolte. Il ne reste plus que le poste de T.S.F., le cinéma et la littérature de caniveau, « Intimités », « Reader's », « Mon Film ».

A la porte de Clignancourt, les « zonars », ceux qui vivaient en ces repous-santes cités : les « Bidonvilles », furent expulsés en 1942.

Là où se trouvaient leurs cabanes, cahutes, roulottes, jardins, poulaillers, clapiers, il n'y a plus que le vide, l'étendue piquetée de tas d'ordures où grouillent les rats. Une partie des anciens de la zone sont aujourd'hui hébergés dans un vaste immeuble sis au 16 de la rue Clignancourt et surnommé « la Chaumière ». Vingt-trois logements, vingt-trois familles, environ 140 enfants s'entassent là.

Trois familles françaises, dont celle de la concierge, la famille Rouy (7 person-

nes, 2 pièces), une autre (5 personnes, 2 pièces), m'ont affirmé que les locataires les plus corrects sont les étrangers : Espagnols, Portugais, Turcs, les Français étant seuls responsables des dévastations. Lorsque les locataires emménageront, l'immeuble avait été remis à neuf. Certes, les appartements n'ont ni eau, ni gaz, ni w.-c., mais les plafonds sont hauts, les pièces largement aérées par de grandes fenêtres. Sur chaque palier, une prise d'eau, un w.-c. Mais des vandales, ceux que l'ordure de la zone a complètement pourris, se sont acharnés : planchers, stuc décoratif des plafonds, plinthes, fenêtres des couloirs, portes des w.-c. (maintenant remplacées par des sacs) ont été arrachés au bénéfice des peuples. Du haut en bas de l'immeuble, les murs sont souillés d'ignobles graffiti, piquetés, creusés, dégradés. On dirait que certains dégénérés ne peuvent supporter la netteté, la propreté, que l'ignoble leur est indispensable.

Mais d'autres malgré ce milieu corrompu, ont gardé leurs habitudes d'ordre, un savoir-vivre d'autant plus remarquable qu'il coïncide perpétuellement avec l'immense faune humaine. Ainsi ai-je vu une famille allant des grands-parents aux petits-enfants et totalisant 14 PERSONNES, installées dans trois pièces d'une méticuleuse propreté. Aux murs des portraits, des photos, des chromos ; aux rayonnages, des volants de papier dentelle. Décoration naïve mais qui repose et console. Le soir, tout ce monde couche comme il le peut, à terre, sur des matelas, tout ce monde qui se « tient », qui se respecte, alors que des voisins beaucoup moins entassés, crou-

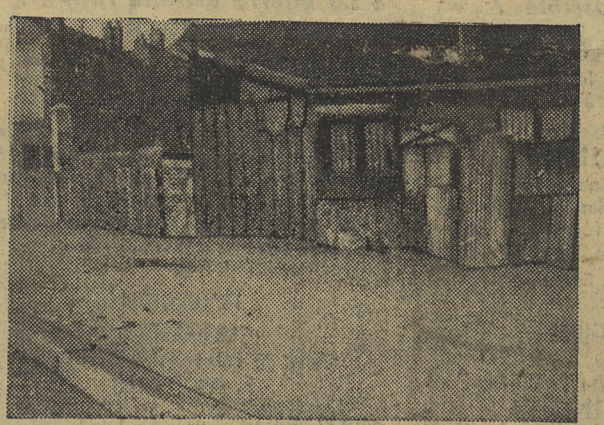
(Suite page 2, col. 5.)

Voir numéros précédents du « LIB ».



Féerie lumineuse à Chaillot

...SAINT-OUEN



« Pavillon » pour 6 personnes



« Pavillon » pour 2 personnes

DE GAULLE AU Vél'd'Hiv'



MALGRE les efforts de Malraux et aussi d'une importante équipe stratégiquement répartie, il apparaît qu'un certain désenchantement se manifeste dans le milieu R.P.F. : désenchantement tellement évident que la presse gaulliste elle-même s'en émeut et ne peut le passer sous silence.

Il ne nous apparaît pas utile de faire ici une analyse détaillée des différents diatribes prononcées, nous nous en tiendrons seulement à quelques aveux de de Gaulle.

De Gaulle se défend d'être un dictateur et nous réaffirme qu'après la « libération » il « posséderait » les moyens de « force » pour prendre le pouvoir, mais qu'il ne l'a pas « voulu » parce que :

1° Les partis politiques séparatistes et les syndicats étaient en opposition.

2° Bien que bénéficiant de son prestige d'alors il n'était pas dans ses possibilités de contrebalancer la poussée populaire vers le syndicalisme.

3° Au sein du gouvernement provisoire il y avait une sourde opposition à la réalisation des institutions qu'il préconisait.

4° La situation économique du pays ruiné par la guerre nécessitait l'aide étrangère, or les puissances alliées étaient en opposition avec sa politique.

D'où pour lui deux possibilités (?) :

1° Imposer sa dictature.

Ou bien :
2° S'intégrer au gouvernement.
D'où « choix » d'une troisième solution :

« Donner la parole au peuple (?) par la création du R.P.F. ».

Mais il ne dit pas comment et avec quelles « forces » il aurait pu instaurer sa dictature, ayant contre lui : les syndicats, les partis politiques, l'opposition gouvernementale et le refus au pays de toute aide économique allée. Devant de tels faits on conçoit aisément que son « choix » lui fut quelque peu imposé : la peur du peuple semble être la cause réelle de son « refus » à la dictature...

D'autre part de Gaulle qui, au nom de la démocratie, stigmatise la dictature communiste déclare : « Nous briserons les récalcitrants par la force ». Les aveux et les contradictions se succédant nous apprenons que « le R.P.F. est une abstraction qui se projette dans l'avenir » nous voit bien loin de l'arrogance des précédents discours exigeant la dissolution immédiate.

Sur le plan « constructif » les mots d'ordre actuels du R.P.F. se résument à :
1° Equiper l'Afrique afin d'en tirer le plus grand rendement possible.
2° Intensifier la guerre d'Indochine jusqu'à la victoire française.
3° Repeupler la France...

Ce qui constitue un programme bien fasciste.

JEANNINE-MICHEL.

Le Pouvoir et l'Etat

L'APPAREIL de l'Etat a pris des proportions gigantesques dans la Société moderne. Avec ses leviers de commande moraux et matériels, il oriente les actions individuelles et influence la vie de chacun.

Cet appareil se développe avec la technique au sein de laquelle il se trouve de nouvelles attributions. Qu'il s'annule ou l'homme de la périphérie sera indisposé de ce mal central. Il semble que Société et Etat ne font qu'un et

pourtant quel fourmillement subversif dans cette Société, quelle absence d'unité au sein même de l'Etat.

L'Etat se ravitaille en éléments humains dans toutes les couches de la Société.

Sa force militaire et policière il la puise dans la paysannerie et la classe ouvrière, ses cadres dans les divers milieux de la bourgeoisie.

Cette façon de puiser sa substance de toute part, dans toutes les classes sociales lui permet d'être dans la Société et pourtant de se détacher d'elle par ses impératifs, ses lois, ses codes, sa morale, sa volonté.

C'est cette interpénétration de l'Etat dans la Société dont il tire son énergie et sa réalité qui fait dire aux juristes professionnels pour qui l'Etat est une institution éternelle, que l'Etat est l'émancipation de la Société, de toutes les couches diverses et inégales de la Société.

L'Etat arbitre, l'Etat régulateur, l'Etat-Equité, l'Etat-Justice autant de vocabulaires pour dissimuler une réalité moins

par ZINOPOULOS

optimiste et moins favorable où la domination partage l'exploitation à la chaîne.

L'encens dont l'Etat se grise ne saurait abstraire le fait que l'appareil de l'Etat est toujours utilisé à des fins égoïstes par un ensemble de groupes humains qui, réunis en institutions patronnent le reste de la Société, c'est-à-dire l'essentiel.

Dès lors qu'est-ce qui peut justifier le POUVOIR sinon la force, sinon aussi la conviction habituelle que le Pouvoir est nécessaire pour réprimer le désordre, sinon aussi l'habitude, l'accoutumance que l'individu a d'obéir automatiquement, parce que le Pouvoir, l'obéissance existaient avant lui ?

Que le Pouvoir soit illégitime ou injuste, il est évident que les partisans du Pouvoir écarteront cette analyse avec répugnance.

Ce n'est pas la source d'un fait qui les préoccupe mais c'est le fait lui-même et pour peu que le fait leur donne des satisfactions matérielles et des apaisements moraux, il est juste et eux qui le proclament injuste, quoique existant, vivent dans le rêve ou l'idéologie pure ou bien raisonnent dans le vide.

(Suite page 2, col. 6.)

AMIS DU « LIB »

Vous voulez aider
votre journal ?
Un bon moyen
FAITES-LUI DES ABONNÉS
1 AN, 500 FR. — 6 MOIS, 250 FR.
à vos Amis
offrez un abonnement
de propagande, 10 n° 60 fr.
C.C.P. R. JOULIN 5561-76 PARIS

2.000 Abonnés de plus
et nous vous offrons
un « LIB » sur 6 PAGES

LES RÉFLEXES DU PASSANT



Les mauvaises langues insinuent que l'Etat se moque de la sécurité des individus comme de son premier caleçon... et comme il n'a jamais eu de caleçon...

Eh bien ! les voilà bien attrapés. En effet, l'appareil qui domine tout citoyen désireux de s'exposer à des exercices dangereux sur une piste de cirque ou sur le plateau d'un music-hall devra s'entourer de garanties dûment contrôlées par un fonctionnaire spécialisé. Funambules, acrobates de haute volée, valeurs de flammes, hommes-canon et autres mangeurs de verre pilé sont désormais placés sous la sauvegarde de l'Etat. Les attractions, évidemment, vont souffrir de ces nouvelles réglementations ; on ne verra plus des gymnastes s'écarter sur le sol ; les lions, édentés, griffes coupées et largement rassasiés dédaigneront les dompteurs les plus charnus. Ce sera triste. Mais des vies humaines seront sauvées. C'est cela qui compte. Parce qu'un homme a une valeur certaine. Qu'il soit valeureux de sares, archiprêtre ou éleveur d'escarots, qu'il soit simplement tourneur, il représente un potentiel fiscal, militaire,

Sécurité pour tous !

électoral, commercial considérable. Aussi, de toute part, et non seulement en France, on l'entoure de prévenances, de petits soins attendrissants, on veille à ce qu'il ne gaspille pas ses forces précieuses.

Les manifestations, par exemple, sont interdites. Passe-t-il outre ? On le met en prison où il sera en parfaite sécurité et les agents de police se feront un plaisir de le passer à tabac, témoignage de leur haute sollicitude. Refuse-t-il d'aller à la guerre ? On lui fera comprendre que sa sécurité est en jeu et s'il persiste on le fusillera. Pour lui apprendre à vivre. Mais ce sont là des mesures extrêmes auxquelles il convient de n'attacher qu'une faible importance, quand on voit à quel point le souci de la santé présente et future de chacun travaille nos gouvernements.

On fabrique maintenant des bombes H capables de raser d'un coup tout le département de la Seine ! Quelle chose admirable ! Mais il y a mieux : les Soviétiques possèdent, paraît-il, de petits obus mignons pas plus gros que ça et qui éclatent sans bruit, ou presque : comme un pet. Cinq minutes après on compte plusieurs millions de morts, grâce aux vibrations de la peste, du choléra, de la vérole, de la fièvre jaune, lâchés par le petit obus. Hélas ! cette magnifique découverte n'est pas encore confirmée, mais on a tout lieu de croire que ça ne va pas tarder. D'ailleurs, pour nous consoler, nous avons une foule de joujoux : fusées, bombes atomiques, V1, V2, V3, que sais-je ! Ceux qui ne sont pas satisfaits exagèrent. Moi ça me suffit amplement. Je me sens en parfaite sécurité. Et c'est bien la moindre des choses, tout le monde ne peut pas être acrobate !

OLIVE.

APRÈS LES DÉCLARATIONS DE D. ACHESON

Opposition en Europe

La semaine dernière M. Dean Acheson a fait des déclarations qui ont eu à traverser la presse mondiale un certain retentissement. Ecartant toutes les sollicitations, notamment celles de Mac Machon, pour un nouvel essai de conciliation avec l'U.R.S.S., il a nettement affirmé que les U.S.A. entendent se maintenir là où ils sont, s'y fortifier et ne pas céder un pouce de leurs positions. A travers le monde, à Berlin, en Grèce, en Turquie, en Europe occidentale, au Japon, et bien entendu en Indochine, il ne s'agit plus de discuter, mais de s'armer et de placer ainsi le Kremlin devant un fait accompli auquel la guerre seule pourra s'opposer.

Dès lors on peut penser que l'administration américaine va redoubler ses efforts en vue d'obtenir du Congrès l'approbation du P.A.M., autrement dit de l'armement de l'Europe, celle-ci étant considérée par certains stratèges comme la bastion atlantique où devront se jouer les premières ainsi que les dernières phases d'un conflit que semble accepter d'un cœur léger M. Dean Acheson.

FEDERATION ANARCHISTE

Le Comité National rappelle que tout le travail, l'organisation du mouvement repose sur les épaules de militants obligés de travailler toute la journée à l'usine ou au bureau pour assurer leur existence. Par conséquent un certain nombre de travaux et de projets se trouvent ainsi différés pour des raisons purement économiques.

Dans leurs prévisions, nos camarades des groupes et des régions sont priés de tenir compte de ce fait.

Après les hésitations qui marquent la politique américaine vis-à-vis de Tchong Kai Chek, de Formose, plus récemment de Bao-Dai, après les tiraillements et les divergences qui président à la distribution des armes du P.A.M. ce raidissement soudain, précédé de l'ordre criminel de construire la bombe H témoigne d'un ébranlement. J'allais écrire d'une colère, provoquée selon toute apparence par les déboires asiatiques.

Ainsi, l'Europe est maintenant vouée à devenir une sorte d'Etat tampon entre les deux colosses affrontés. Il n'y a pas d'équivoques : les U.S.A. se soucient de la prospérité de ce continent comme d'une pomme ; il s'agit pour eux d'être forts, de préparer la guerre, de placer dans leur camp le plus grand nombre d'atouts possible.

Cette perspective commence à inquiéter des milieux qui touchent de près au gouvernement. Le départ du général Billotte, motivé par l'existence d'une intégration militaire totale de toutes les forces européennes et américaines, est commenté par le « Monde » du 10-2-1950 en ces termes : « on ne peut que faire des réserves sur la suggestion du général Billotte, d'intégrer toutes les forces, etc... Un tel plan pourrait arrêter l'invasion, non la destruction des zones à protéger. Si l'Europe occidentale se trouve être militairement le point le plus exposé du globe, la politique la plus sage ne serait-elle pas de lui laisser une certaine autonomie, qui réduirait ses chances d'être entraînée dans la mêlée ? »

Nous pourrions citer encore maints journaux où se reflète à peu près la même opinion. Le « Monde » écrit à nous édifier. On s'aperçoit, un peu tard, que le Pacte Atlantique, le P.A.M., en un mot la soumission aux directives politiques et militaires de la Maison-Blanche ne peuvent qu'accroître la tension internationale, précipiter la

guerre, et ainsi que nous l'écrivions tout récemment dans notre éditorial : Provocation atlantique : « L'U.R.S.S. ne peut tolérer, bien longtemps, qu'autour d'elle se constitue un cercle hostile... La provocation poura toujours être invoquée... il y aura toujours des Polonois, des Finlandais, attaquant des Russes, des Allemands ».

Notre position : ni pour l'Est ni pour l'Ouest, est reprise maintenant par des journaux... et certainement derrière eux par des hommes d'Etat. Le mot neutralité amorce sa carrière. On ne sait où il la finira. Probablement en aucun lieu d'espérance car il est vidé de toute substance. Nous ne sommes pas assez naïfs pour penser un seul instant que l'Europe même déléguée et entretenant des relations économiques et politiques équivalentes avec l'U.R.S.S. et les U.S.A. serait garantie contre toute invasion venant de l'Est ou de l'Ouest. La guerre des continents ignore la neutralité. Par contre nous sommes certains qu'uniquement des peuples européens ne peut que précipiter le conflit et leur désarmement le faire reculer. Quant à la Paix, la vraie, elle sera l'œuvre des peuples eux-mêmes, le jour où ils auront décidé d'en finir avec cette guerre perpétuelle qu'entretient le capitalisme au sein de la société et qui est la cause profonde de toutes les conflits.

E. A.

A TOUS NOS AMIS

L'abondance des matières nous oblige à reporter à la semaine prochaine notre liste de souscription mensuelle. Nous nous en excusons auprès de tous nos amis.

N.D.L.R.

Allo, allo, Ici Radio X... Voici nos informations.

« Et à Liverpool, 25.000 personnes ont manifesté avec ordre. Elles veulent obtenir du Gouvernement une « transformation des lois scolaires de 1944 ».

Appréciations cette levée en masse, ayant pour but d'imposer ses vues au Gouvernement !

Et constatons qu'il s'agissait de Liverpool seulement.

Ailleurs !... Rappelons-vous le conflit Mme Roosevelt contre Mgr Spellman de fin 1949.

Rappelez-vous les appréciations hostiles publiées en France contre les gouvernements de Chine, de Tchécoslovaquie, et les appels à l'aide pour la résistance.

Rappelez-vous les événements en France de la Grand-Combe, par exemple ; et la campagne pour les subventions aux écoles catholiques ; l'attitude revendicative et parfois même menaçante des autorités de l'école dite libre envers les ministères.

Hier encore à Paris une vaste réunion à la Mutualité de l'A.P.E.L.

La conclusion s'impose : l'école libre est fécondée... en agitation.

La campagne internationale s'appuie sur des motifs de justice. L'école catholique a fourni de bons soldats ! Belle référence n'est-ce pas ! L'école catholique a fourni des savants ! Elle fait silence, bien sûr, en ce qui concerne les enfants intelligents qu'elle a détournés des études déclarées dangereuses pour la foi, et vaines : un seul livre ! L'imitation de Jésus-Christ ! A quoi sert à l'homme tant de connaissances s'il vient à perdre son âme !

L'Ecole catholique enseigne la Charité, l'Amour du prochain. Combien de ses élèves ont entendu et entendent chaque jour dire que seuls les catholiques sont des gens honnêtes ! qu'il faut s'écarter du voisinage de ces derniers, ou parfois confier le soin de leur conversion, dans la mesure où elle serait encore possible.

Allo, allo, Ici Radio X... Voici nos informations.

« Et à Liverpool, 25.000 personnes ont manifesté avec ordre. Elles veulent obtenir du Gouvernement une « transformation des lois scolaires de 1944 ».

Appréciations cette levée en masse, ayant pour but d'imposer ses vues au Gouvernement !

Et constatons qu'il s'agissait de Liverpool seulement.

Ailleurs !... Rappelons-vous le conflit Mme Roosevelt contre Mgr Spellman de fin 1949.

Rappelez-vous les appréciations hostiles publiées en France contre les gouvernements de Chine, de Tchécoslovaquie, et les appels à l'aide pour la résistance.

Rappelez-vous les événements en France de la Grand-Combe, par exemple ; et la campagne pour les subventions aux écoles catholiques ; l'attitude revendicative et parfois même menaçante des autorités de l'école dite libre envers les ministères.

Hier encore à Paris une vaste réunion à la Mutualité de l'A.P.E.L.

La conclusion s'impose : l'école libre est fécondée... en agitation.

La campagne internationale s'appuie sur des motifs de justice. L'école catholique a fourni de bons soldats ! Belle référence n'est-ce pas ! L'école catholique a fourni des savants ! Elle fait silence, bien sûr, en ce qui concerne les enfants intelligents qu'elle a détournés des études déclarées dangereuses pour la foi, et vaines : un seul livre ! L'imitation de Jésus-Christ ! A quoi sert à l'homme tant de connaissances s'il vient à perdre son âme !

L'Ecole catholique enseigne la Charité, l'Amour du prochain. Combien de ses élèves ont entendu et entendent chaque jour dire que seuls les catholiques sont des gens honnêtes ! qu'il faut s'écarter du voisinage de ces derniers, ou parfois confier le soin de leur conversion, dans la mesure où elle serait encore possible.

Buret admet pourtant le principe de la légitime défense et abat le feu dangereux dont la manie risque de faire de nouvelles victimes. En condamnant Buret, le tribunal a donné raison aux mauvais coups qui préparaient le colonel Charly. Sait-il qu'il existe une loi qui punit l'apologie du meurtre et qui condamne même la préméditation.

Buret est innocent. Buret a sauvé du massacre des dizaines d'innocents. Il faut libérer Buret. Il faut déterrer la dépouille de Charly pour lui faire son procès à titre posthume afin que la leçon serve d'exemple à tous les matadors professionnels.

On peut regretter que les légitimes sentiments de reconnaissance envers leur sauveur n'aient pas poussé tous les Buret du 153^e régiment d'artillerie à la barre des témoins pour crier aux charognards de service leur joie d'être vivants grâce à Buret, leur colère devant le monstrueux appareil militaire qui sacrifie de gaieté de cœur la jeunesse du pays à ses principes moyenâgeux.

Buret aurait pu briser son fusil, le geste aurait été beau. Mais Charly aurait tout de même eu la peau de ses hommes. Buret homme obscur sans connaissance particulière et conduit par un pur instinct a préféré au geste « glorieux » les méthodes efficaces.

Le fusil anonyme est parti. En abattant le boucher, il a supprimé l'abattoir.

Les militants révolutionnaires pour qui la lutte contre les massacres sanglants s'appuie sur la réalité se devaient de retenir la leçon.

La paix est dans leurs mains, la méthode est trouvée. Quelques milliers de Buret, quelques milliers de Charly... feront plus pour la paix du monde que toutes les acrobaties théâtrales.

Les syndicats ouvriers qui sont eux, les dépositaires du pacifisme réaliste, peuvent-ils considérer Buret comme un précurseur ?

Maurice JOYEUX.

Le Pouvoir et l'Etat

(Suite de la première page)

On va nous dire que l'Etat doit son origine à l'esprit de sociabilité, d'association mais le caractère dominateur et intransigeant de ce fameux levier d'association sera dissimulé. Au maximum, le caractère conquérant de l'Etat sera écarté, absorbant les communes sous une discipline rigide et visant à s'étendre à l'extérieur pour satisfaire son besoin d'envahissement.

Le Pouvoir de l'Etat ne se justifie pas. Son existence est sa justification. Mais il ne sera pas possible de voir en dehors de cette existence qui s'affirme par la force et qui par conséquent prime le Droit, une justification venant de la masse des individus, soumis, assujettis, dominés par l'Etat et les forces capitalistes que l'Etat protège et au service desquelles il se trouve.

Lorsque nous disons qu'une Révolution Sociale doit briser l'Etat, sa machine bureaucratique, policière et militaire, il n'est pas dans notre intention de le remplacer par un autre Etat, prendrait-il la formule de centralisme démocratique ou de dictature du prolétariat. La dictature du prolétariat ne peut être que la dictature de dictateurs.

Au surplus cette période transitoire que le marxisme exige change très rapidement de nature pour retourner au passé avec d'autres mythes et d'autres affabulations.

Le premier Etat socialiste en est un témoignage avec ses 7 millions de travailleurs forcés et le gouvernement invisible de la N.K.V.D.

Nous pensons qu'aux Etats politiques et juridiques, il est possible de substituer une libre fédération des livres associations des producteurs libres sur la base du prolétariat armé en période transitoire et non pas d'un militarisme qui se détache de la collectivité et lui est hostile.

Le duel entre l'Etatisme mondial et le fédéralisme libertaire est engagé. Qui l'emportera ? les monstres froids et abstraits sans âme, ou l'atavisme libertaire des masses ?

sible, où leur démolition ne serait pas définitive, à des sujets d'élite incorporés à l'Action Catholique.

Après quoi, Mgr Theas déclarera à Toulouse que Pie XII est le Pape de la Paix.

Cette Paix que l'on prépare si bien dans l'esprit des Jeunes par le gonflage scolaire, et entre familles par ces manifestations intempestives.

Oui, Ecole Catholique, agent de division, d'agitation, germe de guerre : regroupement des fidèles pour une lutte active et sans merci contre toute nuance politique et hostile à l'absolutisme religieux. Orgueil de la Vérité avec nous seuls, et rien de bon ne se fait ailleurs que chez nous.

Voilà bien l'esprit qu'il faut dénoncer dans cette Ecole Catholique, source de division, d'incompréhension, entre enfants d'abord, puis adultes, familles et nations.

Source d'agitation orchestrée dont elle espère retirer des profits pécuniaires substantiels qu'elle utilisera ensuite à l'asservissement des esprits puis des corps, à l'augmentation de sa puissance.

L'Ecole laïque seule est susceptible de donner à tous, les moyens de l'étude sans câbles et de n'imposer à personne une foi quelconque. Seule, elle respecte la liberté de conscience et les droits à la connaissance totale. Seule elle permet aux jeunes de se connaître, de s'estimer, d'ignorer les oppositions haineuses que préparent les esprits de chapelles.

Laissera-t-on complètement décrier cette école laïque ? Permettra-t-on de donner à sa concurrence des yeux plus grands encore de lutte ? Les hommes épris de liberté possèdent la réponse.

POUR LA PROPAGANDE

DEMANDEZ

LES PAPILLONS

« LE LIBERTAIRE »

Le seul Journal

Révolutionnaire

Le cent 30 fr. franco 45 fr.

CULTURE ET RÉVOLUTION

Le problème concentrationnaire

Des RAISONS de la PHILOSOPHIE à celles du SENS COMMUN

Réponse à M. Merleau-Ponty et à J.-P. Sartre

Il reste le drame de l'opinion radicale qui ne trouve la possibilité de s'intéresser au problème concentrationnaire par le truchement de cette controverse, qu'en participant à la préparation idéologique de la troisième guerre mondiale, si elle suit l'un, ou de revenir au bolchevisme par le biais d'un alignement de sophismes, si elle suit les autres. Le *Figaro littéraire* et David Rousset s'étant mis en position d'infériorité en tirant les premiers offrandes par surcroît une excellente occasion de la ralière. Mais il n'y avait quelques chances de succès qu'en demeurant sur le terrain qu'ils avaient choisi : le prétexte et les mobiles.

Le prétexte est une niaiserie. D'une part, le Kremlin n'acceptera jamais qu'aucune commission d'enquête sur le travail forcé circule librement en territoire soviétique. De l'autre, aucune aide sérieuse ne peut être apportée aux concentrationnaires russes tant que subsiste le régime stalinien. Or, je ne fonde mon espoir de le voir disparaître que sur trois éventualités : ou bien il s'écroulera de

lui-même (ceci s'est déjà vu dans l'Histoire : la Grèce antique était morte avant que d'être conquise par les Romains) ou bien il sombrera dans une révolution intérieure, ou bien, enfin, il sera anéanti dans une guerre. La Russie étant en plein essor industriel et semblant limiter avec une grande maîtrise ses ambitions à ses moyens, les deux premières sont irré-

par Paul RASSINIER

diablenement exclues pour une très longue période et il ne reste que la troisième : très peu pour moi, je sors d'en prendre et l'expérience qu'on se vante d'avoir si bien réussi contre Hitler, me suffit. Le fait que David Rousset étend depuis peu et notamment depuis un récent déplacement à lui offert par la presse anglo-américaine — la mission d'investigation des enquêteurs éventuels, « à tous les pays où des camps de concentration peuvent se trouver » ne change rien ni au caractère, ni au sens de l'affaire : il y a le titre qui reste sur le lieu du crime.

« Au secours des déportés soviétiques ». Par ailleurs, ni la Grèce, ni l'Espagne — ni même la France ! — n'accepteront qu'on vienne « espionner » chez elles sous couvert d'enquêtes sur le travail forcé. Il faudrait que l'initiative parte de l'O.N.U. et soit appuyée par des menaces d'exclusion pour ceux qui ne voudraient pas se soumettre, ce qui n'est

pas concevable car il n'y resterait plus personne, hormis peut-être la Suisse qui n'en fait pas partie. Tout ceci est d'ailleurs bien regrettable car on ne saura jamais à quelle place et sur quelle surface le *Figaro littéraire* aurait rendu compte des travaux de la commission d'enquête visant les autres pays que la Russie.

On ne peut discerner clairement les mobiles si on ne sait pas que le *Figaro littéraire* est le journal dans lequel Claude Mauriac, rendant compte d'une pièce de théâtre, écrivait il y a quelques mois :

« La torture, l'occupation, les déportations sont encore trop proches de nous pour que nous puissions en parler sur le ton de l'objectivité » (21 octobre) ce qui, traduit en clair, signifie : on ne peut dire tout ce qu'on veut, s'ils sont russes, un peu moins (maintenant) s'ils sont allemands, et rien du tout s'ils sont grecs, espagnols ou français.

On ne le peut guère mieux si on n'a pas une idée d'ensemble sur l'œuvre de David Rousset. Dans « L'Univers concentrationnaire », il présente les camps comme relevant d'un problème de technique et on lui fait un succès mérité. Depuis, dans « Les jours de notre mort » et de nombreux autres écrits éparés, il s'attache surtout à mettre en évidence et à louer le comportement des détenus communistes, et fait pour la plupart non seulement à tort, mais à l'encontre de la vérité, des affirmations qui ne peuvent que nuire à la cause qu'il veut défendre.

On ne peut guère mieux si on n'a pas une idée d'ensemble sur l'œuvre de David Rousset. Dans « L'Univers concentrationnaire », il présente les camps comme relevant d'un problème de technique et on lui fait un succès mérité. Depuis, dans « Les jours de notre mort » et de nombreux autres écrits éparés, il s'attache surtout à mettre en évidence et à louer le comportement des détenus communistes, et fait pour la plupart non seulement à tort, mais à l'encontre de la vérité, des affirmations qui ne peuvent que nuire à la cause qu'il veut défendre.

On ne le peut guère mieux si on n'a pas une idée d'ensemble sur l'œuvre de David Rousset. Dans « L'Univers concentrationnaire », il présente les camps comme relevant d'un problème de technique et on lui fait un succès mérité. Depuis, dans « Les jours de notre mort » et de nombreux autres écrits éparés, il s'attache surtout à mettre en évidence et à louer le comportement des détenus communistes, et fait pour la plupart non seulement à tort, mais à l'encontre de la vérité, des affirmations qui ne peuvent que nuire à la cause qu'il veut défendre.

On ne le peut guère mieux si on n'a pas une idée d'ensemble sur l'œuvre de David Rousset. Dans « L'Univers concentrationnaire », il présente les camps comme relevant d'un problème de technique et on lui fait un succès mérité. Depuis, dans « Les jours de notre mort » et de nombreux autres écrits éparés, il s'attache surtout à mettre en évidence et à louer le comportement des détenus communistes, et fait pour la plupart non seulement à tort, mais à l'encontre de la vérité, des affirmations qui ne peuvent que nuire à la cause qu'il veut défendre.

On ne le peut guère mieux si on n'a pas une idée d'ensemble sur l'œuvre de David Rousset. Dans « L'Univers concentrationnaire », il présente les camps comme relevant d'un problème de technique et on lui fait un succès mérité. Depuis, dans « Les jours de notre mort » et de nombreux autres écrits éparés, il s'attache surtout à mettre en évidence et à louer le comportement des détenus communistes, et fait pour la plupart non seulement à tort, mais à l'encontre de la vérité, des affirmations qui ne peuvent que nuire à la cause qu'il veut défendre.

Lettre d'un « critique » littéraire

AUX AUTEURS EN GÉNÉRAL et à ses lecteurs en particulier

Mes chers amis, L'ANNEE 1950 nous a apporté de bien réjouissants remous dans le monde « littéraire ». Ce ne sont que flèches décochées, articles vengeurs et autres liquidations de gloires usurpées ou vieillies. Tout le monde y passe. Le dernier tourbillon s'est produit à la suite de l'article de Julien GRACQ intitulé « La Littérature à l'estomac », et publié dans la revue « Empédocle ». Avant toute autre chose, en voici des extraits, aussi larges que possible :

« Le Français, qui se figure malaisément ses leaders politiques sous un autre aspect que la rangée de têtes d'un jeu de massacre, croit les yeux fermés, sur parole, à ses grands écrivains. Il les a peu lus. Mais on lui a dit qu'ils étaient tels, on le lui a enseigné à l'école : il a décidé une fois pour toutes d'aller satisfaire ailleurs ses malinges curiosités. Lisant peu, il sait pourtant que son pays, de fondation, est grand par les ouvrages de l'esprit. Il sait qu'il y a toujours eu de grands écrivains et qu'il en aura toujours, comme il savait jusqu'en 1940 que l'armée française est invincible ».

« La France, qui ne s'est jamais attribuée tant de « grands écrivains » vivants, commence à se dispenser résolument, en 1949, d'en prendre des nouvelles, je veux dire qu'elle n'a jamais acheté si peu de livres ».

Malgré cela, on n'a jamais tant parlé de littérature qu'en France actuellement, et « une très grande partie du public cultivé d'aujourd'hui se tient « au courant » des derniers progrès de la littérature actuelle à peu près de la même manière qu'il se tient « au courant » des progrès de la science atomique ; ce sont là choses qui échappent l'une et l'autre à l'appréhension directe, chose dont on a des nouvelles par les journaux : ce même public apprend avec le même chatouillement patriotique et sagement inouï que de celui-ci, d'être, en somme, votre serviteur et votre intermédiaire vis-à-vis de vos futurs clients qui ont le légitime droit d'être informés sur la marchandise qu'ils achètent ».

Julien Gracq nous indique les coupables de cet état de fait : les écrivains « lancés » par une publicité tapageuse, les éditeurs devant éditer à tout prix (et à tous prix), les critiques clatonnant d'une « trompette affolée, qui sonne tout de peur d'en passer », la gloire d'un poète soi-disant maudit pour tâcher de se faire pardonner ceux qu'elle a assassinés ou les mérites d'un « écrivain nouveau qui nous donne le spectacle pénible d'une rosse efflanquée essayant de soulever lugubrement sa

croupe au milieu d'une pètarade théâtrale de foudres de cirque ».

Et, de plus en plus féroce, Julien Gracq se « permet de signaler à la police (à propos des prix littéraires dont on sait de quelles combines normales chez les vendeurs de papier, ils sont le résultat) à la police, qui réprime en principe les attentats à la pudeur, qu'il est temps de mettre un terme au spectacle glapant d'« écrivains » dressés de naissance sur leur train de derrière, et que des sadistes appâtent aujourd'hui au coin des rues avec n'importe quoi : une bouteille de vin, un camembert ».

En outre, Boris Metzger, dans le numéro 7 d'« Empédocle », qui contient cet article, nous donne une idée de la façon dont sont traités les écrivains

par M. LEMAIRE

français par la critique soviétique. Ne serait-ce que pour ces deux articles, cela vaudrait la peine de posséder ce numéro.

Et puisque nous sommes sur le chapitre de la critique, je saisis l'occasion pour m'adresser aux auteurs qui m'envoient leurs ouvrages en leur disant ceci :

« Je suis prêt dans la mesure où vous serez des gens honnêtes à m'abstenir de livrer au public mes réflexions personnelles, mon sentiment propre sur vos œuvres, de profiter lâchement du prétexte que vous me donnez pour faire valoir mon « intelligence » ou ma « profondeur ». Je suis prêt à ne plus céder à la tentation de vous juger à la place de mes lecteurs qui ont chacun, individuellement, le droit et le devoir de le faire. Je vous promets de m'effacer le plus possible devant vous, me contentant d'indiquer à mes lecteurs votre existence et la qualité de votre message, d'essayer de vous trahir le moins possible dans l'explication que je fournirai de la teneur de celui-ci, d'être, en somme, votre serviteur et votre intermédiaire vis-à-vis de vos futurs clients qui ont le légitime droit d'être informés sur la marchandise qu'ils achètent ».

Je me tourne ensuite vers vous, mes chers camarades, et je vous fais la promesse suivante :

J'essaierai, avec votre aide, de vous faire connaître où l'on peut trouver, en 1950, les instruments de développement personnel que peuvent, à l'occasion, être les livres. Je vous aiderai, dans le maquis de l'édition, avec votre assentiment, et dans la mesure où vous m'accorderiez le crédit moral nécessaire pour ce faire, à édifier votre jugement propre sur ce que vous lirez. Je ne parlerai avec complaisance, ni n'en couragerai les ouvrages faisant l'apologie de l'assassinat de bas instincts ou d'opinions révolutionnaires, sachant trop combien le talent est dangereux quelquefois. Je ne vous agacerais pas par de longues dissertations sur la façon dont je me situe, moi, par rapport à M. Duhamel, ou M. J.-P. Sartre, me réservant le droit de livrer — et dans la mesure où elles seront intéressantes — ce dont je ne suis pas sûr — mes profondes réflexions à la postérité laborieusement penchée sur notre époque, par le moyen d'une revue ou d'un livre.

Je ne pourrai naturellement pas m'empêcher de mettre un accent d'enthousiasme ou de dégoût dans ma distribution de nouvelles des Lettres, mais vous accueillerez l'expression de ces sentiments avec, je l'espère, un profond scepticisme, vous réservant prudemment, l'éventualité d'être enthousiasmé ou répugné à votre tour.

Comme suite à mes promesses, je prie donc : 1° les auteurs, intéressés par une telle conception de la critique littéraire, de me faire parvenir leurs livres, ceci pour me permettre de faire mon travail en bon artisan ; 2° les lecteurs, de m'indiquer les auteurs et les livres devant lesquels ils ont du mal à se situer, afin que je puisse leur apporter mon aide, si limitée soit-elle. 3° Et tous mes camarades, de me tenir au courant de leurs désirs concernant cette chronique.

J'espère, et le Comité de Presse se joint à moi dans cet espoir, que de nos échanges de vues et de mon travail sortiront des fruits nombreux pour le développement de la personnalité de chacun et le mieux-être de tous.

CINÉMA

Au sujet du film : «RETOUR A LA VIE»

Dans le « Canard Enchaîné » du 4^{er} février 1950, Citoyen Cane fait réponse à une lettre que je lui ai adressée dernièrement. Pour situer les points de vue différents et les apprécier selon leurs compréhensions, à ceux qui ont vu le film et qui, en même temps, sont lecteurs des publications amies, je tiens à faire connaître cette lettre.

Le premier compte rendu du Citoyen Cane sur « Retour à la vie » date du 23 janvier 1950.

Citoyen Cane, En tant que lecteur assidu depuis la parution du « Canard », soit 1945, je m'octroie le plaisir d'apporter mon grain de sel.

Ce n'est que dans le courant de la semaine écoulée que j'ai pu voir, dans la ville de province où je réside, le film « Retour à la vie ».

Je me souviens de ton compte rendu atterré sur ce film et, l'ayant relu, je me pose la question : « Eh ! fallait-il qu'un abaissement de conformisme se développe si fort en toi pour que tu sois si secret par rapport à ce film ? Permettez-moi donc, avec un peu de retard, de contribuer à crever cet abcès ».

Voyons : la rescapée de Dachau, avec sa bonne famille qui évolue autour... Crois-tu que pareille scène est si outrée que cela ?

Il ne faudrait avoir aucun rapport avec les humains et ne pas s'apercevoir des intérêts sordides qui font agir les membres de différentes familles de la société ; et cela dans presque toutes les classes sociales, mais en beaucoup moins dans ce que l'on appelle la basse classe du peuple, par suite de l'absence des ressources à se partager.

Que penser du retour d'Antoine ? J'avoue ne pas connaître, personnellement, ces milieux de palais et ce monde féminin qui s'agitent en ce lieu. Je suppose que l'auteur de ce sketch a voulu critiquer certaine émancipation (féminine). Certes, oui, vive l'émancipation la plus intégrale possible de nos compagnes. Mais de là à accepter toutes leurs formes de soi-disant émancipation, il y a loin. Certaines femmes croient que, pour s'émanciper, il leur suffit de singer les hommes, et elles font, les mêmes choses, que les hommes leur donnent comme exemple. Ainsi, elles participent, dans presque tous les pays, à la foire électorale ; elles sont rentrées dans l'armée et sont en passe de devenir flics. Eh bien ! non je ne crois pas que ce genre d'émancipation puisse convenir aux critiques du système social actuel, dont tu fais partie. Que nous aimions les femmes et que nous désirions qu'elles acquièrent la même liberté que nous cherchons à conquérir, cela se conçoit ; mais qu'elles fassent en conservant leur féminité, cette diversité qui subsistera entre hommes et femmes sera un attrait de plus pour que nous désirions les caresser d'avantage.

En arrive au sketch qui t'a le plus fait sauter et où Louis Jouvet se montre dans un puissant jeu. Tu l'as pas l'air d'admettre le geste humain du blessé qui a souffert, et qui souffre encore, envers le tortionnaire à l'agonie. Pourtant, quelle formidable leçon que,

malheureusement, les tortionnaires en puissance ne sont pas capables de comprendre. Et le droit d'assile ne ferait-il plus partie du sens humain ?

Donc, quant à moi, bravo à Clouzot pour son sketch. Que de transpositions j'ai cru voir dans ce film. Et celle dans cette scène du retour du prisonnier anonyme ou inconnu. La réception est typique, avec la fonctionnaire qui estime n'avoir pas trop de temps à perdre. C'est un vivant qui est reçu et qui sait aussi peu parler que la charogne du poulu inconnu qui a été déposé sous l'Arc de Triomphe. Si la carcasse putréfiée du poulu inconnu continue à recevoir des honneurs, qui ne doivent lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire. Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire. Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire. Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire. Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire. Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire. Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'autre vivant, aussi ancien P.C.D.F., reçoit des déboires, si l'on peut dire.

Peut-être qu'à ce point-là le poulu inconnu a eu plus de chance. Eh oui ! la femme du vivant a trouvé que son absence était longue et l'a plaqué ; si elle ne devait lui faire ni chaud ni froid, l'aut

Les Syndicats entendront-ils LA GRANDE VOIX D'EINSTEIN?

UNE grande voix vient de s'élever : Albert Einstein, savant universellement connu et pacifiste de tout temps, vient, avec toute l'autorité qui s'attache à son caractère, de jeter un cri d'alarme.

« Si la bombe à hydrogène est fabriquée, déclare-t-il, l'annihilation de toute la vie sur la terre devient du domaine des possibilités techniques par empoisonnement radioactif de l'atmosphère. »

Et le savant de dénoncer la « concentration colossale de la puissance financière aux mains des militaires », la course aux armements qu'il a qualifiée de désastreuse illusion.

Ce cri d'alarme, qui est en même temps un cri d'angoisse, doit retentir dans le cœur de tous les travailleurs destinés à fournir la matière première de la boucherie sans précédent qu'on nous prépare.

Qu'importe si certaines des solutions préconisées par le savant nous semblent dépassées. L'homme de laboratoire n'est pas forcément un technicien de l'organisation du monde. Ce qu'il faut retenir de cet appel pathétique, c'est l'horreur de ce savant qui, par profession, SAIT et est un des rares à savoir où la folie collective nous mène.

Les organisations syndicales restées libres de toute attache

par MONTLUC

avec les antagonistes qui se préparent à régler leur querelle avec notre peau sont prévenues.

Leur responsabilité se trouve engagée. Certes, il existe des organisations pacifistes qui luttent contre la guerre. Elles ont toutes la sympathie des ouvriers pacifistes. Toutefois, aucune d'entre elles ne se fait des illusions sur leurs possibilités pratiques. La lutte doit, pour être efficace, passer du plan sentimental au plan économique.

Et seules les organisations ouvrières peuvent traduire les « tortures » de conscience, les déclarations enflammées et sans portée pratique, en une action positive réaliste.

Des syndicalistes y ont pensé. Une action concrète contre la guerre est dans l'air. La déclaration d'Einstein doit lui donner l'élan nécessaire.

Il est temps que les syndicalistes assurent la relève du pacifisme romantique.

Il est temps qu'ils organisent la lutte contre la guerre sur la base de l'usine.

Qu'ils ne s'y trompent pas. Dans ce domaine, un vide reste à combler, que les politiciens d'un des clans antagonistes remplira fatalement s'ils n'agissent pas...

Ce que l'on peut redouter, c'est « le complexe d'infériorité » qui, paralysant le syndicalisme libre, lui interdit toute action qui risque de le confondre avec celle des stalinien.

Il faut vaincre ce complexe. Il faut reprendre en main la lutte pour la paix en Indochine, en ayant seulement pour objectif cette paix.

C'est en formant un barrage à toute la guerre, avec des formules nettes, que l'écho de nos actions répondra à la grande voix d'outre-Atlantique et que nous arracherons les masses disponibles au chantage des fauteurs de guerre « déguisés en pacifistes ».

Revue de la Presse syndicale

La neutralité d'Alain

Le Leap, nouveau pèlerin de la C.G.T. en Union Soviétique, reconnaît dans Le Peuple (C.G.T.) au seul Ho Chi Minh le droit de parler au nom du peuple vietnamien. Réclamant autour de ce corps expéditionnaire, il ajoute par ailleurs :

« M. Jessup, ambassadeur itinérant de M. Truman, a déclaré que les Etats-Unis reconnaîtront rapidement le gouvernement de Bao Dai et lui viendront en aide militairement. Mais si les Etats-Unis fournissent des armes — à moins que M. Bao Dai ne lève une armée en Indochine — qui donc les utilisera ? Qui donc se battra pour transformer l'Indochine en base d'agression américaine ? Qui, sinon, le corps expéditionnaire français ? »

Et si l'Union Soviétique, répondant du tac au tac à l'Amérique, tenait des semblables propos ? Quel beau concert de hurlements nous entendrions, organisé par ceux-là qui trouvent normal de voir en Indochine deux généraux américains.

C'est Ho Chi Minh le chef de la résistance vietnamienne. C'est donc avec lui qu'il faut négocier.

Les constatations de Le Leap sont à retardement. Car, en fait, la guerre d'Indochine n'est pas aussi récente que les sentiments « pacifistes » subits des rigeants stalinien. Elle dure depuis de nombreuses années. Pourquoi alors notre pèlerin n'a-t-il pas protesté quand les ministres communistes (?) votaient sans restriction, les crédits militaires, dont une grande partie devait être affectée aux expéditions colonialistes (Indochine, Madagascar, Algérie, etc.) ? La neutralité de Le Leap à l'égard du P.C.F. n'est qu'une façade. Et nous voyons poindre le bout de l'oreille du Kominform, le gouvernement de Ho Chi Minh. Négocier avec Ho Chi Minh ce serait, d'une part, reconnaître implicitement que le gouvernement peut souhaiter un apaisement et d'autre part considérer Ho Chi Minh comme le représentant authentique du peuple vietnamien. La réalité est tout autre :

Ni Bao Dai, ni Ho Chi Minh ! Rappel immédiat du corps expéditionnaire d'Indochine et d'ailleurs. Tel est notre mot d'ordre.

La vie en « rose »

Pour Rose Etienne, dans Force Ouvrière, Ho Chi Minh et Bao Dai sont des intermédiaires que les deux « blocs » se jettent en pâture nous n'avons pas (pour être polis) de celui qui représente les 2.000 habitants de mon village.

Ce qui n'est pas flatter pour ces derniers reconnaissons-le en toute franchise.

« Est-il de Libertaire au service d'une secte ou d'un trust quelconque se trouvant dans l'ombre ? écrit-il. Et il ajoute : « En effet, cette constatation (sic) a pris naissance pendant l'occupation avec la volte-face de certains professeurs Jeanson, Giono et tutti-quanti... (resic) ».

Voyons, la mémoire vous ferait-elle défaut, M. le Maître ? Seriez-vous par hasard frappé d'amnésie ? En ce cas, c'est à un docteur qu'il conviendrait d'écrire et non au « Lib » qui, vous ne

de l'empereur d'opérette, un silence pour le moins équivoque.

« Qui donc veut la guerre ? Quel est le pays où le peuple — sachant qu'il est toujours le plus terriblement frappé — ne désire pas passionnément la paix ? »

« Mais quel alors, direz-vous ? » « Nous devrions, logiquement, pouvoir penser à l'O.N.U. Ardement nous pensons à la nouvelle internationale syndicale, la C.I.S.L. qui doit savoir et pouvoir avant toute chose, parce que c'est le plus urgent, parce que c'est le plus sacré, SAUVER LA PAIX. »

Rose Etienne plaisante. Qui pourrait présentement la prendre au sérieux ? Nous avons trop entendu de ces déclarations platoniques qui amenaient inamoviblement leurs auteurs à soutenir la guerre lorsque celle-ci était déclenchée.

Tout cela au nom de la défense de la Liberté et de la Démocratie. Nous ne ferons pas l'injure à Rose de lui citer l'exemple de Jouhaux, son secrétaire général inamovible.

Paradis soviétique

Le communisme stalinien d'U.R.S.S. n'a pas aboli le régime des classes. Ce n'est pas nous qui le disons, mais la Vie Ouvrière. Voyez plutôt :

Kononyuk est chef de train. En

cette qualité il touche un sursalaire de 25 %. C'est-à-dire 400 roubles par mois :

En qualité de technicien de seconde classe, conduisant un train, Kononyuk touche encore un sursalaire de 20 %, c'est-à-dire encore 592 roubles par mois.

Mais ce n'est pas tout : Kononyuk recevra, en outre, un boni de 20 roubles par tonne de charbon économisée. Si aucune faute professionnelle ne lui est reprochée, il touchera, en outre, en fin d'année, une gratification d'un mois de salaire. L'un l'autre, le revenu mensuel du technicien Kononyuk sera d'environ 4.000 roubles par mois.

Et Kononyuk n'est pas un privilégié, « les célèbres cheminots stakhanovistes », ajoute la V. O., arrivent à gagner jusqu'à 10.000 roubles par mois ; son 25 fois plus. Prime de qualité, prime au rendement, sanctions, hiérarchie sociale, est-ce de cela que rêvent les militants de base communistes ? Ça le « paradis » soviétique ? Allons donc ! Staline n'a rien à envier à son ex-compère A. Hitler dont il fut le précurseur. Comme le dictateur du Grand Reich, le maître du Kremlin est en haut de l'échelle. Dieu fait homme. Exploitant sans scrupule un peuple dont la colère est étouffée par un puissant système policier.

A. PICARD.

A AIMARGUES

Rédacteur occasionnel du « Lib », j'ai eu, à plusieurs reprises, l'occasion de parler dans ce journal d'un tout petit pontife local qui règne sur ma bonne ville d'AIMARGUES, avec toute l'autorité que lui confère ses qualités de premier magistrat. Et tout dernièrement encore, j'informais les lecteurs du « Lib » des agissements de notre municipalité ouvrière (vis-à-vis des chômeurs et mettais en relief ceux du « chef » incontesté de ce gouvernement local, lequel ancien « anar », ancien braconnier au sens propre comme au sens figuré, pratique aujourd'hui une politique de garde-chasse.

Mon premier magistrat, maire de la ville d'AIMARGUES, vient d'envoyer à la rédaction du « Lib » une lettre injurieuse dans laquelle il déverse tout son fiel de caca et où le ridicule le dispute à l'odieuse. Nous avons ainsi la mesure de l'ignorance et de la bêtise (pour être polis) de celui qui représente les 2.000 habitants de mon village.

Ce qui n'est pas flatter pour ces derniers reconnaissons-le en toute franchise.

« Est-il de Libertaire au service d'une secte ou d'un trust quelconque se trouvant dans l'ombre ? écrit-il. Et il ajoute : « En effet, cette constatation (sic) a pris naissance pendant l'occupation avec la volte-face de certains professeurs Jeanson, Giono et tutti-quanti... (resic) ».

Voyons, la mémoire vous ferait-elle défaut, M. le Maître ? Seriez-vous par hasard frappé d'amnésie ? En ce cas, c'est à un docteur qu'il conviendrait d'écrire et non au « Lib » qui, vous ne

A PROPOS D'UNE LETTRE DE

Un certain Château, maire d'AIMARGUES, que notre ami Perrier avait mis en cause dans un article intitulé : « A AIMARGUES les chômeurs passent à l'action gestionnaire », nous envoie une lettre où il parle de son dégoût de notre journal, où il est question de trusts, de sectes et de calomnie abjecte, etc. Et de nous citer les noms de quelques individus qui, deviez pas l'ignorer, a cessé de paraître du premier jour de la mobilisation jusqu'à ce qu'il est convenu d'appeler la Libération. Quant aux « professeurs » Jeanson et Giono, mes amis et moi ne voyons pas en quoi leur volte-face (si volte-face il y a eu) puisse avoir un rapport quelconque avec la ligne d'un journal qui, je le répète, ne paraissait pas.

Mais peut-être, en parlant de la volte-face des autres, espérez-vous nous faire oublier la vôtre ?

Vous nous parlez, M. le Maire, de la Libération des « anars » se trouvant dans les camps de concentration, par l'intermédiaire du ministre Pucheu, ainsi que de Belin, Bertin, Lagardelle, anciens anars !

S'il est vrai que des syndicalistes, et pas forcément des « anars » furent libérés par Pucheu, en quoi, je vous le demande, cela peut-il retomber sur le « Lib » ?

Vous même, vous auriez pu devoir votre libération au Pape, à l'AGA Khan, à Doriot, ou à un quelconque évêque. Mais non, c'est à Pucheu, avec votre consentement, que vous la devez.

En quoi, en 1950, la rédaction du

A PROPOS D'UNE LETTRE DE

ayant fait leurs premières armes chez nous, ont mal tourné. Le Château en question a simplement oublié d'ajouter le sien. Nous donnons volontiers de nouveau la parole à notre ami Perrier qui, nous en sommes sûrs, pour la plus grande joie des administrés de ce renégat anarchiste, fixe quelques points de sa biographie.

« Le Lib » est-elle responsable dans votre libération ?

Quant à savoir si notre « Lib » est au service d'une secte ou d'un trust quelconque se trouvant dans l'ombre, c'est là une chose que nous allons tenter d'éclaircir ensemble.

Soyons sérieux voulez-vous ? Vous avez longtemps travaillé les milieux libertaires. Votre lot fut une dizaine d'années au chômage, perquisition, camp de concentration. Une notre misère, quoi !

Et puis un jour, hop ! votre fusil changea d'épaule. La volte-face dont il est question plus haut, s'opéra.

L'amorçage vous y poussant, l'orgueil vous y aidant et la bêtise humaine vous y plaçant, vous voilà installé sur le fauteuil présidentiel de votre conseil municipal.

Deux ans après, fier comme Artaban, vous, le chômeur d'hier, vous vous pavanez au volant d'une voiture. Je n'insinue rien, M. le Maire, je constate.

Si nous servons un trust, au « Lib » est-elle responsable dans votre libération ?

Soyez persuadé, Monsieur, qu'il ne me rapporte pas comme l'exploitation du

A PROPOS D'UNE LETTRE DE

trust de la stupidité, de la crédulité, de la bêtise.

C'est pour ces raisons, dites-vous, que je cesse d'être le vieux lecteur de ce sublime journal.

« Je vous en prie, mon cher magistrat, gardez vos superlatifs pour vos électeurs. Vous en aurez besoin aux élections prochaines. Et n'essayez surtout pas de nous faire croire que vous cessez aujourd'hui seulement, d'être le vieux lecteur de notre « Lib ».

Cette cessation, je le sais bien, moi qui vous vendais le journal, date du jour où, porté au pinacle par ce bon peuple d'électeurs, vous avez ceint votre linceul de l'écharpe tricolore. Elle date du jour où vous avez osé vous présenter, pour discourir, devant un monument aux Morts, flanqué d'un curé à qui vous devez quelques jours de prison et de gendarmes de qui vous avez subi la violation de domicile, appelée en termes juridiques : perquisition.

Aussi, après avoir brûlé ce que vous avez adoré et adoré ce que vous avez brûlé, vous êtes bien mal venu pour nous parler de la ligne de notre Lib.

Surveillez la vôtre, de ligne, M. le Maire. Elle me paraît bien sinieuse et les tourments en épingle à cheveux y foisonnent.

Mais, de grâce, laissez au Libertaire le soin de suivre la ligne que, seules, les différentes tendances de l'anarchisme ont le droit de discuter.

Elisée PERRIER.

(1) Voir le « Lib » n° 208 du 9-12-1949.

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

Pour un véritable regroupement

LA semaine passée, Franc-Tireur a parlé, dans un éditorial, d'une certaine tentative de rapprochement entre Force Ouvrière, les Autonomes et l'aile gauche de la C.F.T.C. En ajoutant quelques mots assez confus sur l'affiliation internationale. D'où quelque émoi dans les milieux syndicaux.

Car évidemment, tous ceux qui veulent rendre sa force au syndicalisme indépendant parlent de regroupement, de refonte. Mais la plupart, nous entendons : « A condition que vous veniez à nous ». Ce qui représente — on l'a souvent entendu — le fin du fin des concessions réciproques. En somme, on désire amener le voisin à une reddition sans conditions. Une annexion, en quelque sorte. Vous pensez bien que chaque parti, ou peu s'en faut, détient la vérité ultime et se proclame le défenseur du véritable syndicalisme. En foi de quoi il convient que les autres capitulent devant lui. Eh bien voyons, cela va de soi. C'est ainsi qu'on entend préparer le terrain et aplanir les difficultés. Après tout, ce qui compte, ce n'est pas de lutter contre les deux extrêmes qui ne rêvent que d'asservir le monde ouvrier. C'est d'abord de garder sa petite place au soleil du syndicalisme. C'est de continuer à être l'homme infaillible et providentiel sans lequel rien ne peut être fait.

Tant pis pour les éternels mécontents pleurant le passé perdu, exhumant de temps à autre un grand disparu, pour lui faire dire... ma foi, pas toujours la vérité et peut-être le contraire de ce qu'il aurait prononcé, s'il était vivant. Nous disons que si, enfin, s'offre la possibilité de reconstruire un mouvement syndical libre, indépendant des forces politiques, décidé à pratiquer la démocratie syndicale du haut en bas, respectant la liberté de parole, il faut en saisir l'occasion. Nous n'avons pas à nous préoccuper des personnalités qui lancent la tentative. L'important est qu'elle soit lancée par des hommes représentant autre chose qu'eux-mêmes. Peu nous importe qu'un tel soit socialiste, un autre ca-

tholique pratiquant, un troisième trotskiste. Oui ou non, le syndicat doit-il admettre en son sein tous les travailleurs, quelles que soient leur confession ou leur appartenance philosophique ou politique ?

Nous ne sortirons pas de cette division tant que nous ne serons pas débarrassés de toutes les suspensions, de tous les préjugés déplorables, pour valables qu'ils soient.

Nous ne sommes pas partisans du regroupement à tout prix. Cette supposition ne tient pas debout, car elle renferme en elle-même un illogisme. Mais nous maintenons qu'il est possible, au moins entre tous ceux qui ont quitté la C.G.T. depuis 1944. Car enfin, quand ils étaient dans cette C.G.T. ils s'entendaient bien et n'étaient cependant pas toujours d'accord sur tous les points. Ce que nous demandons aux ouvriers c'est d'obliger leurs dirigeants d'être avant tout des syndicalistes, c'est de penser à l'amélioration du sort des humbles, d'abord, c'est de chercher à élever leur niveau social et intellectuel, c'est de ne pas les tromper, c'est de prendre note de leurs plaintes, c'est de savoir présenter et défendre leur défense. Ce que nous leur demandons, c'est, en somme, beaucoup de courage.

Il n'est pas possible que la classe ouvrière attende longtemps encore les quarante heures et la revalorisation de son pouvoir d'achat.

La C.G.T. poursuit actuellement une série de manœuvres qui n'ont aucun rapport avec la défense du prolétariat. Si, à la faveur de cette agitation factice, elle parvient à décrocher les quarante heures et des augmentations de salaires, elle regagnera rapidement le terrain perdu. Ce qui, sur le plan politique, peut nous conduire fort loin. Les ouvriers risquent de payer fort cher une victoire passagère. Nous reverrions rapidement les appels du genre : « Travaillez d'abord, revendiquez ensuite ». Les quarante heures feraient bientôt place aux 60 heures.

Si l'on veut éviter cette débâcle, il faut faire vite. Des gens qui s'expriment de la même façon quand ils n'ont pas sous le même toit, doivent trouver une formule d'entente qui leur permette de vivre dans la même maison. Faute de quoi, ils seront contraints de mettre la clé sous la porte à tour de rôle, sans profit pour personne d'autre que les ennemis acharnés des travailleurs.

Ce n'est pas la première fois que le « Lib » sonne l'alarme. Il a été le premier à dénoncer le danger. Qu'aujourd'hui « Franc-Tireur » lui emboîte le pas ne peut que l'affermir dans sa position.

Quant à l'affiliation internationale, nous avons le sentiment qu'il serait prématuré et singulièrement dangereux d'en faire la condition « sine qua non » du regroupement. Pour nous, révolutionnaires, notre siège est fait. Mais comme nous ne serions suivis que d'une minorité, et que d'autre part il est un travail plus urgent à entreprendre, nous croyons qu'il serait bon de renvoyer cette question à des temps plus propices aux grands discours.

Bien entendu, nous demandons la réciprocité.

Le prolétariat entend aujourd'hui recevoir la semaine des deux dimanches, avoir des salaires suffisants pour joindre le superflu au nécessaire, voir cesser le scandale de la hiérarchisation à outrance des salaires, avoir la stabilité de son emploi, ne plus vivre sous la hantise du chômage, faire disparaître les prérogatives exorbitantes des chefs. Il nous semble facile, avec un peu de bonne volonté et de franchise,

de construire une maison commune autour de ces revendications. C'est seulement quand elle sera bâtie qu'on pourra jeter la pierre aux inorganisés. Mais nous savons, parce que nous vivons avec eux, parce que nous entendons leurs critiques, qu'ils ne resteront pas longtemps isolés, en face de cette force.

Les anarchistes ne sont pas aveuglés par le sectarisme. Ils sont à la pointe de tous les combats pour l'émancipation des travailleurs. Ils seront encore, dans les diverses confédérations syndicales où ils militent, les meilleurs protagonistes d'une refonte nécessaire que les événements rendront bientôt obligatoire.

Fernand ROBERT.

A LA R. A. T. P.

Quand « Métro-Bus » se fait valet

LA Compagnie de Jésus avait coutume de combattre ses ennemis en s'introduisant dans leur intimité, en accapant leur amitié, en leur faisant croire qu'elle les défendait. Quand leur confiance envers elle atteignait son apogée, elle les assassinait. En s'arrangeant encore pour laisser accuser un innocent. Ainsi faisaient-ils d'une pierre deux coups. Dans « Le Juif Errant », Eugène Sue nous donne un aperçu romancé de la force que possèdent ceux qui savent — et peuvent — utiliser le jésuitisme comme moyen de combat.

Dans « Métro-Bus », organe cécégitiste de la R.A.T.P., numéro de janvier 1950 (N° 51), on applique la méthode un peu lourdement. Sous prétexte d'indépendance syndicale, on baratine sur l'U.R.S.S. à longueur de colonnes. Quatre articles vous glissent en douce le petit refrain sur les démocraties populaires et le petit père des peuples. En première page, sur huit colonnes : « M. le Ministre des Transports dit non à nos revendications pour dire non à la « paix ». Vous voyez la finesse. Essayez, toujours en première : « L'Union « Soviétique, rempart de la paix ». Faut-il rempart en vérité. Encore à la une : « Le sport est-il neutre à l'Union « sportive métropolitaine des Transports ? », où un certain Baisemont proteste assez maladroitement contre l'organe « Métro sportif », accusé pour la circonstance de n'avoir pas passé « quelques lignes sur les démocraties « populaires ». On en profite pour nous dire deux mots sur la Tchécoslovaquie. Histoire de bien montrer qu'on reste neutre. Enfin, toujours à la une : « Contre les exterminateurs du genre humain, interdisons la bombe atomique ». Etant entendu qu'il s'agit d'interdire celle de Truman, seulement.

Vous apprenez ainsi, avec satisfaction, que « En Union Soviétique, il est vrai, il n'y a plus de banquiers, de grands patrons ni de marchands de canons, ni de généraux corrompus ; (souligné dans le texte) ; les travailleurs sont maîtres de leur destin ». C'est comme on a l'honneur de vous le dire. Et c'est précieux à savoir, en ces temps où chaque journal à fort tirage publie des contre-vérités sur l'U.R.S.S. Du moment qu'il n'y a

plus de banquiers en U.R.S.S., il n'y a plus besoin d'argent. C'est l'égalité intégrale. C'est pour ça que des ouvriers gagnent 350 roubles par mois, et d'autres dix mille. Plus de grands patrons ça, tout le monde le sait. Il n'y a plus guère que des maîtres... Plus de marchands de canons : voilà pourquoi la Russie de Staline a attaqué la Finlande avec des frondes, en 1939. Il est vrai qu'il ne s'agit guère, là, que de vulgaires colporteurs. Chacun sait, en effet, que c'est la Finlande qui, voulant se faire aussi grosse que le bœuf, prétendait croquer la grande Russie. Heureusement que l'U.R.S.S., véritablement magnanime, a su défendre la paix, en ce temps-là, rien qu'en roulant de gros yeux... et quelques tanks.

Il n'y a plus de généraux corrompus... Forcément, Staline les a tous pendus. Le mal, c'est qu'ils semblent bien se reproduire comme des champignons sur un tas de fumier. C'est sans doute pour ça que chaque année amène son contingent de procès, avec aveux spontanés à la pelle.

Sacré Métro-Bus ! Tu nous la bailles belle ! Et si tu nous la foutais un peu, la paix, une fois pour toutes, avec tes réclames politiques, crois-tu que ça ne serait pas aussi bien ?

René GUY.

Au Palais-Bourbon

(Suite de la première page)

ger réactionnaire, etc... ». Car, nul ne doute (à un isolement même rompu par la présence de quelques M. R. P. soit défavorable à la future campagne électorale. La déclaration de Guy Mollet, coïncidant avec celle de de Gaulle, l'abstention des députés S. F. I. O. lors de la réinvestiture du cabinet Bidault, abstention qui a implicitement autorisé les modalités d'application de la prime des 3.000 fr., cause de leur départ, démontrent suffisamment la nostalgie du pouvoir qui étreint déjà les chefs socialistes et la peur qu'ils éprouvent de briser définitivement une coalition somme toute préférable à un bouleversement politique lourd d'inconnues.

...

Si l'on s'élève au-dessus de toutes les manœuvres de couloirs, de toutes les tractations plus ou moins propres, de toute cette cuisine, on découvre alors la vraie, la grande manœuvre : l'attaque de la réaction classique que facilite présentement la position équivoque de la S. F. I. O. A ceux qui parlent d'un glissement vers la droite, on peut répondre que ce glissement s'est déjà largement opéré grâce à l'acceptation par les socialistes d'une politique de contrainte sociale dissimulée sous des étiquettes « progressistes ».

Il ne reste plus, aujourd'hui, que les étiquettes à changer, et des mesures complémentaires à prendre. Elles seront l'aboutissement d'un mouvement déclenché par ceux-là même qui demain s'élèveront contre la réaction, mais s'empresseront, le cas échéant, d'appliquer ces mesures à leur profit.

Le colonialisme, la préparation de la guerre imposée par les U. S. A., la pression du gros patronat pour un retour vers un libéralisme adapté aux circonstances, l'impossibilité de maintenir le cours du franc sans une oppression grandissante de la classe ouvrière, la nécessité électorale de manger aux râteliers patronaux et aux râteliers des travailleurs, les difficultés économiques poussent tous les partis vers les solutions réactionnaires.

Reste à savoir si cette réaction sera de droite ou de gauche, si M. Bidault funambule politique, choisira Blum ou Reynaud ou si le parlement, veillé avant l'âge, usé, avili, ira chercher auprès des électeurs un renouveau de jeunesse, une nouvelle force qui ne s'exercera jamais qu'au détriment du peuple.

Après avoir lu ce journal FAITES-LE CIRCULER ! Merci